

# Questions de psychologie physique générale [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise  
d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **33 (1904)**

Heft 5

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1038725>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

\*  
\*\*

Dans le n° 4 de l'*Educateur*, M. Léon Latour publie un excellent article sur l'enseignement de la grammaire à l'École primaire. De cette étude, qui intéresse tous ceux qui s'occupent de l'enseignement de la langue française, nous extrayons les pensées suivantes :

On étudie trop la grammaire pour elle-même ; lorsqu'un élève débite d'une façon correcte les règles grammaticales, on s'accorde à trouver la chose parfaite sans plus s'inquiéter de ce qu'il en résulte au point de vue pratique. Il ne faut pas savoir la grammaire pour la *savoir*, mais pour l'appliquer dans son langage et dans ses écrits. En d'autres termes, il ne s'agit pas à l'école primaire de faire des *grammairiens*, mais d'apprendre à nos enfants à parler et à *écrire* correctement .... Les règles de grammaire que l'homme du peuple doit absolument connaître pour écrire et parler convenablement sa langue, ne sont pas si nombreuses. Elles se rapportent principalement à l'accord du nom avec les mots qui le remplacent, le déterminent et le qualifient, et avec le verbe, dont la conjugaison doit être parfaitement connue dans ses temps simples et dans ses temps composés. Et voilà le vrai, le réel programme de l'enseignement grammatical dans nos écoles primaires. Je pars du principe que l'élève, dès son entrée à l'école, doit être habitué à appliquer ces quelques règles relatives au genre, au nombre et à la conjugaison dans des exemples bien choisis, particulièrement dans *l'expression de ses propres pensées* ; car, pour l'enfant, il y a un abîme entre *répéter* oralement une règle de grammaire ou *l'appliquer* d'une manière raisonnée et correcte dans le langage écrit.

Dans les écoles où ce procédé d'enseignement est employé avec méthode et intelligence, j'ai eu l'occasion de constater des progrès rapides et réjouissants ; les connaissances grammaticales sont réellement acquises, car les élèves ont eu le temps nécessaire pour répéter souvent les mêmes exercices ; écrire correctement devient alors pour eux une habitude ; or, chacun sait que l'habitude est née de l'effort ou de l'exercice répété.



## Questions de Psychologie physique générale

(Suite.)

2° *Le mouvement vital est continu.* — Cette vérité s'exprime souvent sous une autre forme, quand on parle de *l'instabilité* de l'être vivant : il est dans un état de continuel changement, son activité n'a pas de répit. L'équilibre instable du protoplasme dans son évolution s'est déjà rendu manifeste quand nous nous

arrêtions à considérer le caractère cyclique des processus vitaux, notamment de la nutrition et des propriétés ou des fonctions solidaires. Dans la série des changements, chaque terme prépare un terme ultérieur : l'irritabilité appelle le mouvement de nutrition, la nutrition entretient le pouvoir de réplique aux excitations, procure l'accroissement et l'évolution de l'individu, enfin pourvoit, par ses suites, au maintien de l'espèce. La nutrition est permanente : point d'arrêt, car sa suspension entraîne la suspension de la vie même. Selon Claude Bernard, c'est elle « qui, tant qu'elle subsiste dans un élément, oblige à dire que cet élément est vivant, et qui, lorsqu'elle est éteinte, oblige à dire qu'il est mort. »

Les biologistes, naturalistes et physiologistes, ont des vues divergentes sur plus d'un point du problème de la vie : mais ils s'accordent tous à dire que l'être vivant a besoin de changer, et que du protoplasme qui ne changerait plus serait du protoplasme mort. On pourrait s'imaginer la cellule parvenue à maturité suspendant son évolution, son travail : il n'en est rien ; adulte ou jeune, la cellule assimile et désassimile. A coup sûr, il est bien vrai que, comme les substances explosives, elle renferme des composés organiques instables : mais nous avons vu que les éléments de ces composés, une fois restitués et libérés, rentrent dans le torrent d'une nouvelle assimilation synthétique. Rien de semblable n'a lieu après une régénération d'éléments par une explosion.

Bref, nous sommes en droit d'opposer l'être vivant au corps brut, en signalant la permanence continue du mouvement vital : l'être inanimé tend à l'équilibre stable, le vivant s'accommode de l'équilibre instable <sup>1</sup>.

*Objections.* — On peut opposer à cette conclusion sur la continuité du mouvement vital deux objections de fait.

La première est tirée de ce qu'on a appelé la *vie latente* des graines trouvées dans les tombeaux égyptiens, des bulbes, des animaux hibernants et de certains êtres reviviscents (rotifères, tardigrades, anguillules, kolpodes, etc., desséchés) ; il semble bien qu'il y ait là une suspension complète, quoique provisoire, des fonctions vitales, et donc discontinuité.

On objecte, d'autre part, que la continuité du mouvement vital ne manque pas d'analogies dans la nature inanimée où s'accomplissent aussi des cycles (circulation de matière et de force dans les changements atmosphériques et météorologiques, évolution du monde sidéral) et que l'activité intestinale des alliages, connue sous le nom de « vie de la matière », est comparable à la mutabilité des vivants <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> D. MERCIER, *La définition philosophique de la Vie*, p. 48-55.

<sup>2</sup> Voir la conférence de CH.-ED. GUILLAUME, à la 82<sup>me</sup> session de la Société helvétique des sciences naturelles, à Neuchâtel, 1899, et la *Journal de Genève* du 5 août 1899.

*Réponses.* — Les faits rassemblés sous la formule hypothétique de *vie latente* sont incontestables, hormis celui des graines trouvées dans les tombeaux égyptiens et gratifiées de l'aptitude à germer après des milliers de siècles : fable ou imposture. Il est néanmoins vrai que des graines abandonnées soit à l'air libre, soit dans un air confiné, germent encore au bout de deux ans.

Quant à l'explication des faits avérés, certains biologistes se contentent de nier la vie, même latente, des êtres reviviscents : ceux-ci n'ont plus que l'organisation propre à la manifestation de la vie, en attendant que le mouvement vital s'ébranle derechef sous l'influence de conditions extérieures, chaleur, air, humidité.

Le plus grand nombre des physiologistes s'inscrit en faux contre cette interprétation des faits et corrige l'expression de *vie latente* par celle de *vie ralentie* dont l'équivalent, à un autre point de vue, est la *mort apparente*. Dans cette théorie, la synthèse assimilatrice de nutrition ne subirait ni interruption, ni abolition, mais une simple atténuation : cela est certain de plusieurs des cas objectés. Cette atténuation peut être expliquée de la manière suivante : des deux actes de l'assimilation, nous l'avons vu, l'un consiste dans la fabrication de réserves : plus bruyant, si l'on peut dire, il est moins spécifique ; l'autre assimile rigoureusement et reconstitue le protoplasme. Le premier, indispensable à la production des fonctions manifestes de la vitalité (déplacements, sécrétions, dégagement de chaleur) vient-il à être suspendu, le fonctionnement s'arrête, c'est la vie ralentie, la mort apparente. Que l'assimilation proprement dite prenne fin, c'est la mort réelle, sans phrase, sans vie aucune <sup>1</sup>.

La deuxième objection est plus spécieuse : la discuter à fond nous entraînerait trop loin. Pour satisfaire néanmoins aux règles de la dialectique, nous répondrons par *dato, non concessio*. Nous ne concédons pas l'explication, mais nous tombons d'accord sur les faits, de peur de paraître penser comme cet oisif gentilhomme anglais, qui, devant Swift, prétendait que travailler c'est déroger. « En Angleterre, répondit Swift, l'homme travaille, la femme travaille, le cheval travaille, la bière travaille ; il n'y a que le porc qui ne fasse rien : ce serait donc le seul gentilhomme de l'Angleterre ? » A coup sûr, tout au monde travaille, même les gentilshommes, et le mouvement dans l'univers, sans être perpétuel, est continu : il ne s'ensuit pas que tout vive, ou que le fait vital ne soit, sans aucune restriction, qu'un fait mécanique. Outre la continuité singulière et permanente, nous avons signalé, conformément aux données biologiques, cette remarquable *immanence* du mouvement vital, qui en est la plus vigoureuse caractéristique.

(A suivre.)

<sup>1</sup> Cf. DASTRE, *op. cit.*, 225-227.